

Henri B.

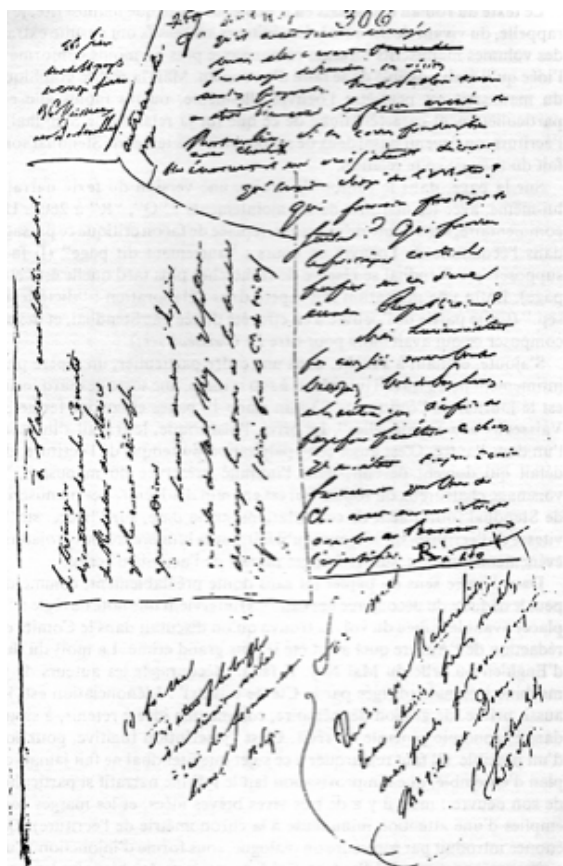
Hervé Dumez

*Tout n'est, que j'écris, qu'une lettre, une lettre sans fin vers toi.
(La mise à mort)*

Depuis quelques jours, sans qu'on leur ait expliqué pourquoi, les trois petits ne dorment plus à la maison mais chez leur grand-père. Cette nuit-là vers deux heures, ils sont réveillés par des sanglots, et on annonce à l'aîné, garçonnet de six ans, que sa mère est morte. Il l'aimait à la folie, passait son temps à l'embrasser au point qu'elle était parfois obligée de s'enfuir, jalousait son père. Il ne pleure pourtant pas et sa tante Séraphie l'accuse d'être un monstre indifférent. Simplement, il ne comprend pas, son petit cerveau ne parvient pas à réaliser. Marion, la servante, lui explique qu'il ne verra plus jamais sa mère, ce qui ne lui paraît pas possible. Comment est-ce que je ne la verrais plus ? demande-t-il étonné. Un prêtre sombre a l'imbécillité de dire à son père devant lui qu'il faut prendre la chose comme envoyée par Dieu.

Au cimetière, voyant défiler la famille, chacun jetant tour à tour une poignée de terre sur le cercueil enfoui, il se met à hurler qu'on va faire mal à sa maman, se roule par terre et, impossible à calmer, doit être éloigné.

Son enfance sera sinistre. Séraphie, bigote, le poursuit de sa haine. Était-elle éprise de son père ? Les enfants contrariaient-ils cet amour ? Il n'a pas d'affection pour ce père, muré pourtant dans son chagrin, qui ne reçoit plus et se coupe de la société, se passionnant pour la terre. On l'empêche de se mêler aux autres enfants qu'il voit nager dans l'Isère sur les rives de l'île où, cruellement, on l'emmène se promener en le maintenant à l'écart. Seul son grand-père l'enchant. Mais, soucieux de son repos, un peu faible, le vieil homme n'ose s'opposer à sa fille acariâtre ou à son gendre. Toute la famille s'effondre à l'annonce de la décapitation de Louis XVI quand lui s'en félicite sans pouvoir l'exprimer et ne rêve que de s'engager dans l'armée révolutionnaire. Un éclair de joie le traverse lorsque sa tante laisse échapper un jour que sa mère n'aimait pas vraiment son père, qu'elle traitait de vilain laid. Il obtient d'avoir seul la clef de la chambre de la défunte, restée en l'état même où sa mort l'avait laissée, et découvre émerveillé qu'elle lisait Dante dans le texte.



Manuscrit de
Lucien Leuwen
(Bibliothèque
municipale de
Grenoble)

De toute sa vie, il haïra les prêtres et les royalistes ultras, bigots, que représente son père, l'hypocrisie et le vague, ses deux bêtes noires.

De toute sa vie toujours, il détestera Grenoble où il aura étouffé, comme la médiocrité bourgeoise. La libération, le bonheur, ne se trouveront qu'avec les mathématiques dont il a compris adolescent qu'elles étaient la clef de son départ possible vers Paris, même s'il n'intégra jamais Polytechnique, et surtout l'Italie qu'il découvrira plus tard.

Pétillant d'esprit dans un corps trop gros dont on lui a fait honte dès l'enfance, le renvoyant à sa laideur, il lui sera difficile de s'aimer. Et il sera toujours paralysé devant la femme qu'il aime.

Pourtant le pouvoir et le plaisir de rire lui furent rendus. C'était à Claix, non loin de Grenoble où son père avait acheté une grande bâtisse et où ils allaient à

pied. Devant la maison s'étendait un parterre, longé sur le côté par une allée. Sous le deuxième tilleul, l'enfant solitaire s'assit un jour avec un vieux livre orné d'estampes qu'il avait trouvé dans la bibliothèque. Ce n'est qu'avec réticence, parce qu'il s'ennuyait, qu'il l'avait pris, car l'*in-folio* sentait le vieux, et le vieux et son odeur étaient associés pour lui à sa famille, tout ce qu'il haïssait. À sa surprise, les aventures de Don Quichotte et Sancho Panza le firent pouffer de rire et lui procurèrent une joie qui l'avait quitté depuis la mort de sa mère. Cervantès le ramena à la vie et ses joies. Son père qui le surprit à lire et à rire s'en indigna et le força à le suivre dans les coteaux empierrés pour l'assommer des terrains qu'il ambitionnait encore d'acquérir et de considérations pédologiques. Son grand-père seul fut charmé de son enthousiasme pour le vieil ouvrage.

Tous ses livres ne parlent que de la séparation qui nous lie à une femme merveilleusement aimée et du bonheur qu'il y aurait à la tenir dans ses bras.

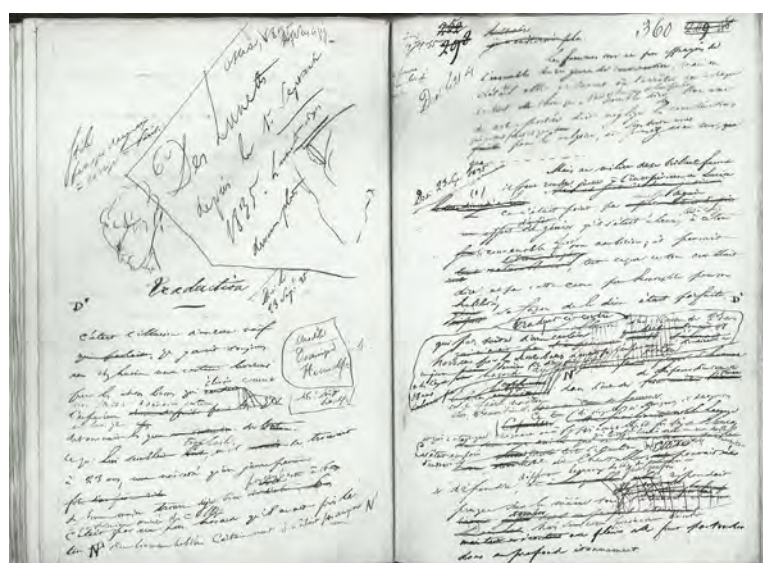
L'âge et l'argent font obstacle entre Julien et Madame de Rénal. Le statut social oppose Mathilde et Julien. Leuwen a été mis à la porte de l'École polytechnique pour avoir participé à une insurrection républicaine alors que Madame de Chasteller appartient au parti ultra. Une rencontre improbable est organisée par Lucien à force de patience mais comment pourraient-ils vivre leur bonheur dans une petite ville de province dominée par les mesquineries politiques, à l'exception d'une promenade dans les bois où un Café Haus leur offrira l'asile d'une table de bois ombragée pour se sourire l'un à l'autre ? Madame de Chasteller a l'idée atroce de ne recevoir Lucien qu'en présence d'une dame de

compagnie repoussante de laideur pour empêcher tout mot d'amour, et fait fuir Lucien. Mais si un rêve d'elle le visite au creux d'une nuit, la journée qui s'ensuit est tout entière empreinte de bonheur. Clélia est une femme enfant délicate qui a fait le vœu absurde, mais irrévocable pour elle, de ne plus adresser la parole à celui qu'elle aime. Il faudra que Fabrice soit enfermé au secret dans la plus haute tour de la forteresse que commande son père, qu'elle sache sa vie menacée, pour qu'elle accepte de lui adresser des messages et en recevoir en retour. Leur existence tout entière ne se tiendra plus alors que dans le délice de ces quelques échanges à distance, dans l'espoir fiévreux de voir l'autre apparaître, de pouvoir ou non établir la relation, puis du bonheur de mots qui traversent les airs d'elle vers lui et de lui vers elle, avec enfin la souffrance de l'interruption. Parfois, quand s'y manifeste un peu trop l'amour de Fabrice, Clélia les fait cesser, provoquant alors chez lui le désespoir, comme aussi chez elle.

Un hidalgo perdu dans sa folie touchante qui le fait vivre au temps des chevaliers et soutenu par la compagnie d'un balourd placide aux traits de finesse subtile parfois, sauva de sa douleur intime et de tous ses fiascos Henri Beyle par le rire. Puis la musique, l'Italie et ses montagnes rappelant le Dauphiné, lui qui haïssait le plat. Napoléon l'entraîna en Allemagne d'où il revint Stendhal, ayant voulu abandonner derrière lui le nom de son père, à Vienne qu'il aima pour Mozart et où il assista au service funèbre de Haydn dans l'église des Écossais. En Russie, d'où il survécut à la froidure de la retraite dans l'hiver infini et aux bandes de cosaques.

Errico Beyle, milanais, a vécu, écrit, aimé. Cette âme adorait Cimarosa, Mozart, Shakespeare! ç

1. Épitaphe qu'il composa pour lui-même



Manuscrit de Lucien Leuwen